

Hommage posthume

Louis de Funès, personne n'en a ras la casquette

Star de son vivant, le comédien disparu il y a quarante ans demeure d'une popularité confondante. Regards d'humoristes sur une géniale mécanique du rire.

François Barras

Vingt-sept janvier 1983, fini de rire. Au TJ de midi, des images de roses givrées se découpent devant les portes closes du château nantais de Clermont où Louis de Funès, depuis son infarctus huit ans plus tôt, bichonnait ses boutures entre deux films soigneusement choisis. Une seconde attaque lui a été fatale. Le comédien le plus populaire de France s'éteint à l'âge de 68 ans.

Quarante ans plus tard, il est plus vivant que tous les comiques de son époque. Pour la joie du plus grand nombre (et la consternation de certains), ses films continuent d'aligner les records d'audience à chacune de leur rediffusion - lors du confinement de 2020, «La grande vadrouille» a une fois encore explosé les scores. Une manière de rappeler que ses dix plus grands succès, tous survenus à partir de l'âge canonique de 48 ans, après qu'il eut galéré dans une centaine de rôles secondaires et de pannes diverses, ont à eux seuls rassemblé dans les salles de cinéma françaises un total de 81,3 millions de personnes!

À partir de 1963, de Funès vit «la meilleure cinquantaine de tous les temps», écrit Christophe Ernauld dans le numéro que le trimestriel «Schnock» consacre à l'acteur. Sa qualité artistique ne sera cependant jamais reconnue de son vivant, tout juste récompensée par un César d'honneur trois ans avant sa mort. Au contraire, la presse et la profession regardaient de haut les succès indécents du bonhomme qui, contrairement à Jean-Paul Belmondo, son rival au box-office, n'avait pas eu le bon goût de tourner un jour avec Godard ou Tavernier.

«Aujourd'hui, tu as intérêt à avoir de sacrés bons arguments pour venir le critiquer», résume l'humoriste Thomas VDB, fan absolu (*lire encadré*). Depuis qu'Alexandre Astier a expliqué combien son influence lui avait été essentielle, depuis que la Cinémathèque française lui a consacré une rétrospective en 2021, le comique semble enfin être devenu comédien.

«Contrairement à tous ceux de sa génération - Bourvil, Gabin, Fernandel, etc. - de Funès gagne en popularité année après année, ex-



En 1960, Louis de Funès pose encore pour des photos en noir et blanc. Mais l'acteur va exploser en couleurs dès 1963 et «Pouc Pouc», surlignant souvent dans ses rôles les rêves de modernité pop de la France sixties. PIERRE VAUTHEY (SYGMA VIA GETTY IMAGES)

plique Christophe Ernauld. Mieux: il gagne en crédibilité artistique, et notamment auprès de «la presse culturelle de gauche», comme on disait à l'époque, qui le statufie carrément! Il est devenu une figure patrimoniale totale qui réconcilie les petits et les grands, la gauche et la

droite, les prolos et les intellos... C'est un peu comme Johnny Hallyday, qui était à une époque réservé à une certaine classe populaire.»

Choix de films judicieux

Quelles en sont les raisons? Pour le rédacteur en chef de «Sch-

nock», le choix de ses films y est pour beaucoup. «Très vite, de Funès a opté pour un cinéma très coloré, avec une sorte de modernité pop dans les décors, le rythme, la musique. De plus, il revendiquait un cinéma pour toute la famille - pas de violence, peu de scénario,

pas de sexe, peu de considérations politiques mais parfois sociétales.» Né en 1978, Thomas VDB se souvient que «de Funès nous paraissait complètement moderne alors que Fernandel, ça ne passait déjà plus, c'était «Don Camillo», des trucs avec de la boue.»

Thomas VDB: «Ce fut mon instituteur!»

«Je suis un immense fan de Louis de Funès. Je suis client de tout, même de ses films les plus faibles comme «Le gendarme et les gendarmettes», que j'ai vu gamin au cinéma.



Il y a toujours quelque chose à prendre, une scène dingue, un coup de génie. Pour moi, c'était l'humour incarné jusqu'à ce que je découvre la comédie anglaise vers l'âge de 20 ans. Je pense que son talent comique tient

beaucoup à sa formation de pianiste: de Funès, c'est un sens du rythme hallucinant, une dynamique de précision. J'étais sidéré quand je lisais tout le mépris de la presse «intello» type «Télérama» que lisait mes parents! Incontestablement, il m'a donné des idées de jeu. S'il y a un infime sens du tempo dans ce que je fais, de Funès a été mon instituteur.» **FBA**

Yann Marguet: «Survivra-t-il à la fin de la télé?»

«J'ai vu les films de Louis de Funès comme tout le monde, mais je dois dire que je ne suis pas un immense fan. En famille, j'ai regardé sans déplaisir «La



grande vadrouille» quand il passait à Noël - franchement, il fallait être très doué pour y échapper. Je pense que sa pérennité est énormément liée au format de la télévision. Les plus jeunes ne la regardent

plus, je ne pense pas qu'on pourra leur imposer de Funès de la même façon qu'avant. Il n'est pas sur Netflix ni sur Amazon, on va moins aller le chercher.

Quand j'étais gamin, j'ai bien aimé «L'aile ou la cuisse» mais ça m'a beaucoup moins marqué que les comédies américaines du genre «Maman, j'ai raté l'avion.» **FBA**

Alexandre Astier, lors de ses nombreuses interventions sur «le cas de Funès», place au contraire son génie du jeu comme explication à son succès pérenne et au plaisir qu'il a lui-même à regarder ses films, qui n'auraient pas survécu à un autre acteur. «Contrairement au cliché ressassé, les grimaces et les mimiques sont très secondaires chez De Funès: c'est avant tout un virtuose d'acteur tout court. [...] Il apprend aux comédiens que, dans notre métier, «trop» ou «pas assez» sont des termes à bannir: c'est soit «juste», soit «faux». Pour sa technique et ses inventions gestuelles, je préfère regarder l'un de ses films moins réussis sur sa durée - car souvent le scénario n'était pas à la hauteur - qu'un quelconque téléfilm super bien écrit.»

Scènes cultes sur le Net

La modernité de l'acteur n'a ainsi sûrement pas pâti de l'arrivée de YouTube: alors que nombre de ses films valaient moins pour leur qualité globale (la série des «Fantomas», «Le grand restaurant», «L'homme-orchestre») que pour quelques scènes cultes, le format court a permis de savourer celles-ci sans s'encombrer du reste. «Après avoir tellement galéré, de Funès a décidé qu'il ne voulait plus être dirigé quand il est devenu célèbre, ce qui a donné lieu à des choses souvent plus faibles sur leur durée, détaille Christophe Ernauld. Si ses films avec Gérard Oury sont si bons, c'est que ce dernier osait diriger de Funès.»

Dernière question: Nicolas Sarkozy a-t-il maintenu vivace le souvenir de Funès? Enfant de la télé, l'ancien président français a souvent été brocardé pour ses tics, ses coups de menton et ses colères qui n'étaient pas sans rappeler l'adjudant Cruchot dans ses meilleures heures. Angela Merkel aurait avoué avoir enfin compris Sarkozy quand son mari lui a offert une intégrale de l'acteur. De Funès, président!



«Schnock» Numéro 45, consacré à Louis de Funès Éd. La Tengo, 175 p.

De retour à Lausanne, Mehdi Djaadi raconte l'épopée de sa foi

Spectacle

Dans son stand-up, le Français formé à La Manufacture évoque son parcours spirituel, de la mosquée à l'église. Un choc d'humour et une ode à l'amour de Dieu.

Il aurait pu nommer son spectacle «Apostab», ce qui lui aurait peut-être «valu une fatwa». Il a donc préféré «Coming out», plus susceptible de récoiler «des subventions théâtrales»... Sans succès d'ailleurs. Son show en est un, pourtant. Un vrai triomphe public et médiatique.

De passage à Lausanne après avoir fait le bonheur du public parisien, Mehdi Djaadi continue, sans prosélytisme, de convertir le public francophone à son humour. Dans son spectacle coécrit et mis en scène par le comédien belgo-suisse Thibaut Evrard, ce jeune trentenaire d'origine algérienne, né à Saint-Étienne de parents musulmans, raconte l'épopée de sa foi, de la mosquée jusqu'à l'église.

«Je n'ai pas retourné ma veste. J'ai juste enfin trouvé la mienne», lâche-t-il en préambule de ce one man show aussi décapant que touchant. Entre stand-up et personnages, Mehdi Djaadi nous invite à



Le Français Mehdi Djaadi a été formé à La Manufacture. STÉPHANE KERRAD

découvrir sa première vie, celle d'un jeune musulman toujours fourré à l'école coranique.

Fausses identités

Très vite, pourtant, son amour pour Allah est inquiété par la tentation de «venger le Prophète contre ces mécréants de Français», un mantra salafiste qui va gangrener les cœurs des copains du quartier. Mehdi Djaadi ne cédera pas, sur le conseil affolé de son père: «Il ne faut pas que tu les écoutes. Pas trop. Pas tout.» À la place, Mehdi Djaadi escroque des banques, en prenant de fausses identités. Ses premiers personnages, en somme.

C'est alors qu'il fait la connaissance d'une autre figure: celle de Jésus. Mehdi Djaadi déploie alors une galerie de rencontres, télescopant les univers religieux et sociaux. Après une incursion dans le milieu évangélique, où on lui offre sa première bible, il opère un virage catholique et tombe amoureux de la Vierge Marie. Les clichés dont il se rit sonnent juste, notamment quand il incarne sans les caricaturer (ou presque) un pasteur Noir à l'accent gouleyant, ou encore un curé lausannois que sa conversion chicane un peu: «Cela va vous attirer des ennuis. Et à nous aussi...» Formé à La Manufacture, Mehdi Djaadi fait

donc ces jours son grand retour dans la capitale vaudoise, après l'avoir quittée une fois son diplôme en poche. Sur scène, il dépeint d'ailleurs le microcosme culturel romand, où les «athées progressistes», majoritaires, se montrèrent peu tolérants envers le chrétien qu'il devenait, forcément homophobe et réactionnaire à leurs yeux. Ce que ce spectacle dément avec talent.

Lucas Vuilleumier, Protestinfo

Lausanne, Centre culturel des Terreaux Du 26 au 29 janvier www.terreaux.org